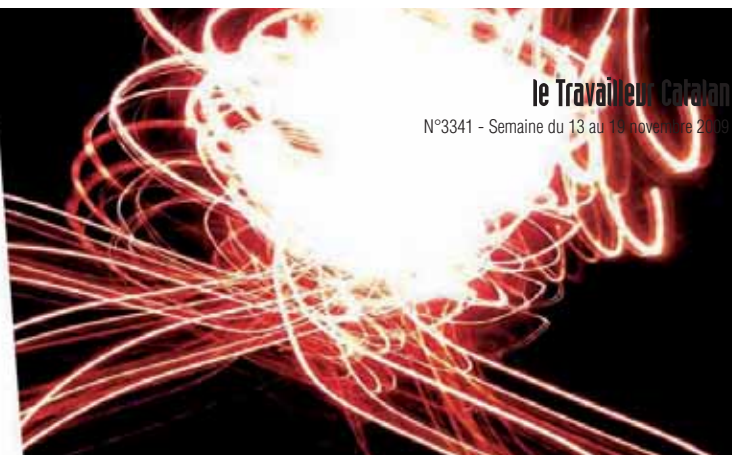


**AUJOURD'HUI
MUSIQUES**
LE FESTIVAL DES CRÉATIONS SONORES
DU 6 AU 15 NOVEMBRE 2009 | PERPIGNAN



Confrontations complexes pour d'harmonieuses « mises en musique »

Les premières journées d'Aujourd'hui Musiques ont fort bien illustré la complexité du thème choisi cette année. Un très stimulant happening ouvrait la session dans la minuscule et fort sympathique galerie 49, toute proche du conservatoire, au cœur du quartier Saint-Mathieu.

Le thème: «Le vent en Cage» (référence au compositeur John Cage). Une cage métallique -où volent des rubans de rubalise, faisant bouger des objets métalliques sur les cordes d'un cadre de piano- imaginée par le plasticien Philippe Jaminet, une contrebasse (Marc Siffert), des images vidéo en bas au fond (S. Hartouche) créaient une ambiance aérienne pour des temps d'écoute eux-mêmes aléatoires. Avec, comme décor stable, deux œuvres du plasticien poète Claude Clarbous: un archet dressé dans le ciel et une partition musicale composée de mues de cigales.

Une vaste fresque pour faire vivre un quartier

La soirée au théâtre exploitait le même thème: mélange de formes artistiques et attrait pour l'aérien: «Je vole», disait le titre. Ce n'est pas simple de combiner, au même rang d'intérêt et de place dans un spectacle, quatre arts à l'origine bien distincts. Pour le visuel pur, de très belles images sur deux écrans exploraient à la

fois le très concret -un quartier et ceux qui s'y meuvent- et de fort éclatantes mais peut-être trop profuses images abstraites. La musique offrait, elle aussi, de nombreuses pistes, avec des instrumentistes de talent, des chants, des sources d'inspiration multiples et, souvent, une belle mise en place des musiciens. Dans cette abondance, les textes parlés perdaient parfois de leur portée. Le quatrième élément, la danse, expression du corps vivant, réduit à quelques ébauches, perdait un peu de sa force et devenait davantage un contrepoint qu'un élément majeur du spectacle.

On eût aimé cette fresque généreuse, imaginée par Véronique Barrié, Miluc Blanc et leurs amis, plus épurée, plus symbolique, résolument structurée autour de temps forts.

Pour satisfaire petits et grands, le festival a proposé, samedi et dimanche, à la Casa musicale, des dispositifs complexes. Sila, cocon sonore imaginé par Philippe le Goff, accompagné par le percussionniste Philippe Foch, offrait ainsi une balade onirique sur la banquise.

Une révélation : les infinies ressources de la cobla

Le titre est mystérieux. Lundi soir, en partenariat, disons plutôt en osmose, avec la Cobla Mil.lenaria, Clément Riot nous contait «Le grand parler aurochs ou l'épopée de la constellation du taureau». A travers mythes et récits méditerranéens où surgissent dieux de l'Olympe et héros consacrés, il fait évoluer les aurochs, ces animaux antérieurs à l'homme et reproduits sur les dessins rupestres, conte leurs exploits, magnifie leur bravoure et fait surgir, au-delà de leur disparition, leurs modernes héritiers: bœuf, bison, taureau.

La Cobla Mil.lenaria, «cobla moderne» de onze musiciens, joue en contrepoint du récit, l'accompagnant par des instruments isolés ou en groupe réduit, lui laissant toute sa portée. Mais, dans un savant équilibre, la cobla propose aussi de nombreux intermèdes, atteignant



alors toute sa puissance et développant d'inattendues audaces, montrant toute la richesse et l'ample registre, du son pur du flaviol à la force des cuivres, qu'offre une telle formation. Si quelques accents de sardane, surtout au début, sont fort bien venus, la composition se développe bien au-delà, dans un modernisme allant s'amplifiant qui plonge l'auditeur au cœur de la création contemporaine. Éclatante démonstration de ce que peuvent des ins-

truments trop souvent confinés à la transmission de la pure tradition.

Cette création mondiale, fruit conjugué de l'inventivité de Clément Riot et du compositeur Roland Besson, portée avec fougue et ferveur par les instrumentistes de la cobla, mérite de faire un beau chemin et de ravir de nombreux auditeurs, comme nous l'avons été nous-mêmes.

Yvette Lucas

Bruno Giner. Il ne compose pas pour passer le temps

Rencontre avec un compositeur qui affiche ses opinions. Sa musique n'en est que plus belle et forte.

Dimanche soir, le festival donnait la parole à un enfant du pays qui a fait du chemin et n'a pas la langue dans sa poche. Il est aussi musicologue et son grand-père se prénomme Balbino.

Bruno Giner avait choisi un programme dont le fil conducteur pourrait se dire: l'art contre l'oppression. Au début, «Guernica», petite pièce pour piano de Paul Dessau, qui dut fuir le nazisme mais continua à la combattre. Avec la paraphrase qu'en réalisa Bruno Giner, le ton était donné.

Et le clou enfoncé, ensuite, par le musicien, présentant le gros morceau de la soirée, «Charlie». Une fable musicale que lui a inspirée le petit opus de Franck Pavloff «Matin brun», qui, en quelques pages glaçantes,



décrit la montée du fascisme et comment on laisse faire, en détournant les yeux... Cette création «me paraissait nécessaire en ce temps où, entre autres, on envisage d'instaurer un couvre-feu pour les enfants», confiait Bruno Giner. On aurait bien ajouté en ce temps

où on met en avant «l'identité nationale», où on renvoie les gens dans leur pays en guerre, où, où... sûr que le musicien aurait été d'accord.

Mais il n'avait pas besoin d'en dire plus, son œuvre était suffisamment éloquente. «Charlie», opéra de poche, une forme musicale prisee dans la musique moderne et contemporaine, joue sur le ramassé: une petite formation (ici l'ensemble instrumental Méditerranée: Alexia Turiaf, violon, Timoté Tosi, violoncelle, Edwige Giot, clarinette, François Iapichella, percussions, François-Michel Rignol, piano), une voix, la soprano Marie Cubaynes, Daniel Tosi à la direction, mais aussi chanteur, récitant.

Ramassé pour être d'autant plus percutant.

Cela vous empoigne avec la force d'un thriller; il y a le texte, bien sûr, d'abord chuchoté, la voix, parfaite, enflant peu à peu, mais surtout, l'alchimie avec une musique intense, bourrée de références à l'histoire, la grande (on reconnaît, au passage, deux mesures de «Maréchal, nous voilà!»), celle de la musique, avec des apports allant de Chopin au jazz.

Une œuvre qui met au cœur le partage et l'humour, en dépit de la gravité du sujet: la clarinetiste et la violoniste se retrouvent à taper sur des casseroles, le chef scande les étapes de la narration, chante, et tous avec lui... Un échange de rôles qui s'opère avec le plus grand naturel tant est prégnant l'engagement total, joyeusement consenti.

N.G.